

Sollers le Grand

Marc Lambron rend hommage à Philippe Sollers, « le plus grand écrivain français vivant », décédé ce vendredi 5 mai à l'âge de 86 ans.

Par Marc Lambron, de l'Académie Française



© BERTRAND GUAY / AFP

La société littéraire aggrave volontiers les injustices auxquelles un auteur a lui-même contribué. Avec Philippe Sollers disparaît un personnage dont on ne sait si l'esprit du temps saura lui rendre cette justice : il était le plus grand écrivain français vivant. Cette appréciation sera sans doute contestée. Sollers, pour quelques quadragénaires de notre connaissance, c'était le type à fume-cigarette qu'ils voyaient parader dans les années 1990 sur les plateaux des talk-shows. On prenait son ironie pour une forfanterie.

Virtuose du troisième degré, lançant des boules puantes dans les banquets de la bien-pensance, il avait élaboré une défense de revers qui valait ce qu'elle valait : dans la société du spectacle, la surexposition vaut protection du secret. Théoricien des IRM, soit « identités rapprochées multiples »,

Sollers animait les clones de son autopolymorphie avec une plasticité de marionnettiste bordelais. Être là et ailleurs, l'un puis l'autre, déjouer les pièges du ressentiment, selon sa maxime du « pour vivre cachés, vivons heureux », tels étaient quelques-uns des mantras de ce derviche de grand style.

Aggravons le fardeau : pour éviter d'avoir à le lire, on enchaîna les actes d'accusation. Chef d'école usant cyniquement de ses obligés, ludion des reniements, maoïste devenu papiste, expert en entrisme dans les baronnies littéraires – Gallimard ou *Le Monde*, libertin de l'insolence, surfeur de rodomontades, et l'on en passe. Il en va de Sollers comme il en ira de Polanski : quand l'on ne peut plus mordre les jarrets d'un mort, sonne l'heure où il faut s'en tenir à l'œuvre. Et là...

Romancier prolifique à variations intégrées, du néo-classicisme des premiers romans aux fumées joyciennes des années 1970, du célinisme sexuel de *Femmes* aux derniers opus en forme de prière nietzschéenne, Sollers aura beaucoup essayé, artiste à périodes comme le fut son adoré Picasso, mais selon un cubisme remis en perspective Watteau-Cézanne, violes baroques des *Folies françaises*, culte de l'absolue liberté mozartienne. Biographe inspiré et fulgurant de Vivant-Denon ou de Casanova, écrivain d'éloges comme il en fut peu, monstre de culture aux rotations pyrotechniques, shaman du gai savoir, et l'une des plus brillantes conversations, à la française, que l'on aura connues ces dernières décennies.

Sans doute une certaine déhiscence du goût fut-elle sa croix. Loué par le subtil Roland Barthes, proche de Lacan après son baptême sous la libido catholico-communiste de Mauriac et d'Aragon, acrobate de hautes voltes psychiques, Sollers dut

affronter l'époque des doloristes qui peinent et des déprimistes qui geignent. Cet anti-Houellebecq, non dénué d'ambitions séculières, vit passer chez Gallimard trois Prix Nobel maison – Le Clézio, Modiano, Annie Ernaux –, tandis que Jean d'Ormesson entrait de son vivant dans la Pléiade. Justice ou injustice quant aux statures ? Philippe Sollers, né Joyaux, restait stoïque, narquois, cardinal d'oraisons pourpres et d'envolées célestes.

L'âge, toutefois, corroda ses dernières années. La disparition de sa « passion fixe », la romancière Dominique Rolin, l'atteignit profondément, comme s'il était soudain veuf de Venise. Se faisant plus rare, l'époux de Julia Kristeva devenait l'exilé intérieur d'une curieuse solitude. « À Philippe Sollers, aimé des fées », avait inscrit André Breton en dédicace de l'un de ses livres. Les fées lui ont fermé les yeux. Sollers était royal, enchanteur, jaloué, cible de nombreux procès en destitution. Et maintenant ? Les livres, rien que les livres, toujours les livres. Le plus grand écrivain français vivant est mort. Il y a deuil ce soir à Brocéliande. Et le bal des vampires n'y pourra rien changer.

Marc Lambron